

DRÔLE DE GEÔLE

Thierry Filou

Éditions ThoT
Roman

Galvanisé par ses nombreux déplacements, Thierry Filou traverse cette fois l'Atlantique vers un nouveau continent. L'invitation au voyage est toujours présente chez cet auteur qui aime partager ses expériences. Celles-ci sont d'ailleurs au cœur de son inspiration. Fort de certaines ambiances qu'il a ressenties, son carnet de voyage devient le décor de son roman. Il emprunte ici un style parfois poétique, transformant avec délicatesse une histoire tragique en véritable épopée. Ses protagonistes révèlent les travers de la nature humaine, mais aussi un farouche désir de lutter pour rendre leur existence, et celle des autres, meilleure. L'humanisme est la plus grande qualité de Thierry Filou qui l'exprime ici avec finesse et conviction.

Une victoire amère

C'est une foule hétéroclite et bigarrée qui se presse sur le parvis de cet Hôtel de Ville majestueux. Il m'a souvent fait rêver lorsque j'étais enfant. Les décorations lumineuses, au moment de Noël, représentaient autant de scintillements qui rassuraient mes songes de jeune fille.

Ce soir, m'a-t-on dit, l'émotion est tout autre. Comment aurais-je pu imaginer que ces très nombreuses personnes viendraient pour moi ? Incontestablement, cette immense toile, tendue depuis le balcon de l'édifice, est bien à notre effigie, à Antonio et moi.

Apparemment, rien à voir dans cette célébration avec celle qui anime cette capitale lointaine, et pourtant...

*

Il y pleut fort ce soir. En haut de cette colline, une foule incroyable s'est malgré tout agrégée. Les fumées, émanant des roulottes qui proposent des chichis ou autres friandises, peinent

à se dissiper dans cette atmosphère humide et épaisse. Les habitants les plus véloces ont réussi à s'agglutiner contre cette barrière de bois qui les empêche de basculer sur le talus. Celui-ci forme une vague qui avantageusement relève le socle supportant la tribune.

La musique mi-folklorique mi-électronique gondole les murs d'enceinte dressés de part et d'autre de la scène. Dans cette nuit moite et chaude, les groupes et les chanteurs se succèdent. L'ambiance est à la fête, partout virevoltent des fanions et des drapeaux aux couleurs du parti et à l'effigie de Vittorio. Je peux bien le nommer ainsi, même si à cette heure je suis encore dans une situation inconfortable qui ne me permet pas d'assister à ce spectacle que l'on m'a décrit et qu'il a espéré toute sa vie. Son nom, écrit en lettres immenses, dans une encre verte, jaune ou rouge, remplit toutes les banderoles tendues qui claquent au vent. Il y en a entre chaque poteau et chaque arbre que compte la ville et certainement le pays.

« PIQUERE PRESIDENTE » : voilà la principale inscription qui s'offre aux yeux avides de tous ces citoyens venus acclamer leur nouveau président.

Je ne l'ai jamais nommé ainsi.

Dès que son fils Antonio, mon amoureux, me l'a présenté, il a tenu à ce que je l'appelle par son prénom. J'étais intimidée ce soir-là, mais il avait insisté. C'est certainement davantage la demeure magnifique qu'il habite plus que son comportement qui m'avait induit un sentiment de respect et aussi l'impression que d'un coup, tout m'échappait. Lorsque l'immense portail

noir s'ouvre pour laisser glisser la voiture au milieu de ces allées aux bordures maçonnées, je ne peux que m'émerveiller devant les massifs de fleurs multicolores et les arbres aux essences rares soigneusement taillés. Un homme râblé, typé comme beaucoup de paysans du pays, nous accueille. Il est affublé d'un uniforme noir, celui d'un portier. Il s'empresse alors de nous inviter à gravir les marches du perron. Antonio me précède en les grim pant rapidement pour aller embrasser sa mère. C'est une femme élégante, assez grande, au regard perçant malgré ses yeux marron. Sa silhouette, comme c'est la coutume dans ce milieu, semble avoir été retouchée pour mieux adoucir les affres du temps. Mon cœur s'emball e, mais je ne flanche pas. Je pense à ce moment à mes parents, bien différents il est vrai, pour mieux surmonter mon émotion...

Lui aussi doit éprouver ce soir beaucoup de sentiments. Vittorio, c'est un aspect de sa fonction, sait maîtriser ces insidieux élans venus d'un assaillant invisible. Mais cette nuit, même Macha, son épouse si attentionnée, n'arrive pas à le calmer. Il est heureux et très nerveux.

Sa cravate est-elle bien droite ? Ses chaussures sont-elles correctement cirées ? Autant de petits détails auxquels il pense pour mieux oublier que dans quelques instants il devra prononcer son premier discours de président. Toute l'après-midi il est resté enfermé dans son bureau aux senteurs de bois exotiques. Flanqué de son fidèle conseiller, Juan, il s'est appliqué, au fur et à mesure que les résultats confirmaient sa proche victoire, à peaufiner

ce long monologue. Il est prêt, il le sait. Et pourtant dans la spacieuse berline qui le fait cheminer vers ce podium électrisé, la chaleur réconfortante de la main de son épouse, entrelaçant ses doigts, ne suffit pas. La foule à l'extérieur est immense et débordante de sympathie voire d'hystérie.

Cette victoire, tout le peuple l'a méritée.

La campagne électorale fut une lutte sévère et âpre. Le pays, dirigé depuis des décennies par Constantin Verubé, s'est petit à petit enfoncé dans une dépression mêlée de corruption.

À l'image du pays qu'il dirige depuis trop longtemps, le caractère du président Verubé s'est largement dégradé. Même les traits de son visage, plutôt doux lors de son accès au pouvoir, un peu comme son comportement mielleux, se sont acérés pour devenir cassants. L'assurance qu'il a développée en dirigeant ce pays a remodelé aussi son tempérament. Certainement sans s'en rendre compte, il exerce maintenant un pouvoir presque solitaire. Même s'il continue de demander l'avis de ses conseillers, il n'en tient absolument pas compte. Le peuple est devenu ses sujets, le seigneur qu'il représente n'a même plus besoin d'armure pour affronter l'adversité. Son visage dur, ses propos acerbes et sa faculté à mépriser et à humilier ses contradicteurs éventuels la remplacent avec davantage d'efficacité.

La ligne de conduite de Vittorio, depuis qu'il est devenu député, n'a que peu varié. Ses discours empreints d'une certaine fermeté, et aussi parce qu'il sait décortiquer et expliquer les errements de l'ancien président, lui ont permis de se hisser au

premier rang. Au début, son adversaire ne lui laissait même pas le loisir d'exister.

Le peuple semble encore tout acquis à la cause du président sortant : à plusieurs reprises, Vittorio croise dans la rue des passants qui lui paraissent à la limite du ridicule. Un détail vestimentaire, une attitude, autant de signes qui l'incitent à penser qu'il s'agit d'esprits faibles qui malgré tout ont participé à l'élection de leur dirigeant. Faut-il que son expression d'effarement soit éloquente au point que chacun de ces individus, comme s'il lisait dans ses pensées, vienne l'interpeller ! D'un petit mot que souvent il ne comprend pas ou plus clairement, en le désignant du doigt d'une manière qu'il perçoit agressive. Pour eux, il n'est pas dans le moule que l'on a voulu leur faire croire parfait. Cette arrogance le blesse et le désespère quant à l'avenir de l'intelligence humaine dans l'espace collectif.

Pourtant Vittorio rassemble ses certitudes, et comme à chaque fois qu'il se sent déstabilisé, il s'emploie à chasser le doute. À force de marteler ses convictions, haranguant la foule du haut des tribunes dressées dans chacune des petites villes qu'il a parcourues, l'opinion commence à l'écouter. Il ressent d'une manière quasi tangible un changement de comportement des citoyens qu'il côtoie. Pratiquement plus aucune manifestation d'hostilité ne vient l'ébranler. Est-ce une vue de l'esprit ou son ego qui lui commande d'ignorer ces quelques vicissitudes ?

Vittorio apprécie particulièrement ces journées pendant lesquelles il peut côtoyer le peuple. Une fois son discours terminé, ce qui lui rappelle un peu ses plaidoiries d'avocat, il

se mêle à l'assemblée. Parler avec les ouvriers, échanger avec les paysans et les mères de famille renforce sa volonté de devenir président. Les mains serrées, les bains de foule, les photos souvenirs n'ont pas la même saveur pour lui que pour son concurrent. Il ne se plie pas à cet exercice de manière forcée en comptant chaque poignée de main comme un futur bulletin de vote. Baigné au milieu de cette population, il sent qu'il a un rôle à jouer pour améliorer l'ordinaire de ces modestes citoyens. Eux-mêmes doivent le ressentir, et il émane de ces rapprochements une forme de vigueur et d'espérance qu'aucun des protagonistes n'a jamais éprouvées dans ce pays martyrisé depuis des années.

À l'image du cultivateur qui creuse son sillon, le député Piquere avance patiemment dans sa campagne électorale, jalonnée d'échéances cruciales comme ce débat télévisé tant attendu. L'atmosphère y est pesante, l'ambiance lourde et étouffante. La chaleur des projecteurs ne fait qu'amplifier ce malaise. Les deux hommes, bien mis, se font face comme sur un ring. Le couple de journalistes assis entre eux, fidèles à leur rôle d'arbitres, énoncent les règles de courtoisie indispensables à la clarté et la qualité du débat.

Quelques mots d'introduction de chacun des deux candidats entament l'échange et rapidement la teneur de leurs discours s'enrichit :

— Monsieur le Président, lui lance Vittorio, croyez-vous que vous pourrez encore honorer durant sept années cette fonction présidentielle en cachant la vérité à toute une population en

souffrance ? Croyez-vous que vous pourrez continuer de récupérer pour vous et votre famille les dividendes des extractions minières, fleuron de notre pays ? Aurez-vous encore la force morale de laisser mourir de malnutrition des enfants dont les parents ne peuvent subvenir à leurs besoins élémentaires tant les salaires sont infimes, sans même les comparer aux sommes astronomiques que vous vous octroyez à l'insu d'une large partie de la population démunie ?

Le teint mat de Constantin Verubé devient soudain blafard. Ses paupières se plissent, et le gros plan des caméras sur ce visage visiblement affecté procure un effet révélateur dans l'esprit de tous les téléspectateurs. Constantin a beau contrer tous les arguments de son adversaire, il n'est plus crédible. La sincérité de Vittorio fait mouche auprès de la population.

Les joues enflammées de fureur, celle d'un enfant surpris à voler un jouet, Constantin éructe :

— Parce que vous, monsieur le député Piquere, vous allez rétablir d'un claquement de doigts ordre, discipline et prospérité dans ce pays en proie à de réelles difficultés économiques ? Connaissez-vous l'ampleur de la concurrence que nous subissons, notamment des pays asiatiques ? Croyez-vous que c'est en augmentant le salaire des ouvriers que vous dégagerez davantage de richesse ? Vos arguments sont purement électoralistes, et la population n'est pas dupe de vos allégations à mon encontre.

Un contrechamp laisse voir le visage parfaitement calme de Vittorio avec, pour illuminer ce portrait, un regard brillant, celui d'un homme sincère.

Sur le plateau de télévision, parmi les troupes de Verubé, émane une certaine nervosité. Les jambes se croisent et se décroisent, les vestes s'ouvrent et les céans dansent sur les chaises capitonnées devenues subitement inconfortables. Ces petites manifestations, Vittorio les a parfaitement captées, il sait dès lors qu'un tournant de sa campagne et de sa vie vient d'être négocié.

Les attaques qu'il allait subir seraient certainement à la hauteur de la fureur de ses adversaires. Vittorio s'attendait à tout : pression de la part des lobbies miniers, ostracisme des députés, y compris de ceux, les plus veules, qui s'accordent par devant avec lui, mais continuent, par derrière, à faire allégeance à l'ancien président... Jusqu'à ce que le vent tourne.

La presse et les médias ne manqueraient pas de l'écharper. C'est un jeu d'enfant pour Constantin Verubé que d'activer ses contacts dans ce milieu dont l'intégrité reste à démontrer. Quelques images savamment orchestrées, une ou deux interviews de passants prises à la hâte sur un trottoir avec deux ou trois questions bien orientées, et l'effet est garanti.

Pour se prémunir de ces basses attaques, Vittorio a compris depuis longtemps qu'il lui faut maintenir une conduite irréprochable. Ne laisser aucune prise à l'adversaire et continuer de révéler et de dénoncer ces méthodes qui finiront par écœurer la population. La victoire est à sa portée.

Je l'avoue, sa pugnacité m'a toujours impressionnée. Il se nourrit de cette conviction qui le fait avancer, pense-t-il.

Bien sûr quelques appels téléphoniques menaçants et anonymes sur le portable de son épouse auraient pu l'inciter à

infléchir son désir de victoire. Il sait rassurer Macha lorsqu'elle se confie à lui :

— Vittorio, j'ai confiance en toi, mais je ne sais plus si je dois avoir peur ou rester fière. Les mots que je reçois sur mon portable sont insultants, les menaces à peine voilées, je me sens humiliée.

Macha est issue d'un milieu largement favorisé. Sa rencontre avec Vittorio fut évidente.

Un dimanche de compétition, Macha, comme souvent, accompagne ses frères et son père pour encourager les chevaux de son écurie. Durant les différentes épreuves de dressage, le jeu consiste à faire passer le cheval et son cavalier sur un passage étroit en lui imposant un pas décomposé, celui qu'il aurait s'il cheminait sur un sentier escarpé. La compétition revêt un caractère festif, les gradins sont combles et l'alcool blanc, légèrement anisé, remplit les vessies et les esprits. Le jury ainsi que les juges de terrain gardent leur sérieux malgré le brouhaha enrichi par les cris d'encouragement ou de défiance qui montent au-dessus de cette arène. Le va-et-vient est incessant. Les drapeaux s'animent au vent, celui qui porte aux confins des narines le fumet de ces viandes huilées et parfaitement grillées. L'odeur du crottin combinée au cuir des selles exposées s'invite aussi à la fête. Les hommes, coiffés d'un sombrero, se montrent fiers de pouvoir expliquer à leur femme, compagne ou amante, les subtilités de ce spectacle. Elles savent leur rendre la politesse en contorsionnant leur bouche aux

lèvres artificiellement gonflées et largement maquillées. Les poitrines aussi y participent. Moi qui me suis toujours regardée dans la glace de profil pour essayer de me convaincre que je n'en suis pas démunie, ici, je l'ai constaté lors de l'une de ces compétitions dans laquelle Antonio m'a traînée avec sa mère, je ne peux rivaliser. La plupart des femmes, jeunes ou moins jeunes, portant des bottes de cuir montantes, arborent une silhouette digne d'une bande dessinée. La norme est d'avoir une poitrine proéminente, dont les contours se voient agrémentés d'un décolleté aguichant.

Au début, lorsque je voyais passer ces filles, le corps moulé dans un jean ou une culotte de cheval, un sentiment de jalousie m'assaillait. L'appel de la nature, certainement grâce à ce que m'a transmis mon père, me remettait sur la bonne voie :

« Pfff... Elles ne sont que des poupées bourrées de silicone et gonflées au collagène. Je mérite mieux que ça. L'attention des garçons, j'espère bien la capter autrement qu'en me comportant comme une baudruche. Et puis finalement elles sont aussi ridicules que la démarche de ces chevaux pourtant racés. »

Vittorio, lorsque son ami vétérinaire, avec qui il gravit les gradins, lui présente Macha, a-t-il été troublé par ces créatures ?

Bien sûr, il est resté parfois en arrêt au sommet d'une tribune, laissant claquer le bois d'une marche sur la structure métallique, pour mieux admirer une de ces égéries dont la silhouette opulente vient tout juste d'effleurer sa personne. Mais sa rencontre avec sa future épouse revêt un aspect bien différent. Même si ses formes généreuses laissent penser qu'elle a aussi cédé au diktat de la

mode actuelle, Macha dégage une classe naturelle qui n'a rien à voir avec la monotonie vulgaire de toutes ces femmes qu'un jeune étourneau s'empresserait de courtiser.

— Macha, lui répond Vittorio en lui caressant les mains, je sais que tu as confiance en moi, et tu as raison. Dis-toi bien que tous ces désagréments sont un passage obligé dans ce pays pour pouvoir changer le cours des choses. Tu es ma femme, celle que j'ai choisie parce que je l'aime, mais aussi celle sur qui je peux compter pour m'épauler. Ensemble nous y arriverons, et tu verras, dans quelques mois, ces mauvais souvenirs seront effacés.

Macha a alors les yeux humides, ce qui la rend encore plus belle et plus désirable auprès de son mari.

Tous deux viennent se blottir dans le nid moelleux du grand canapé du salon. Macha prend tendrement la main et le bras de Vittorio, comme pour lui signifier qu'elle ne le laisserait pas s'aventurer seul.

— Tu me parles comme si tu prononçais un discours politique devant une assemblée que tu dois convaincre, lui lance Macha, ce qui ne manque pas de froisser Vittorio dont le buste d'un simple élan se redresse. Mais je suis un public acquis et convaincu, je vais me battre comme toi contre cet adversaire retors, pour occulter ces attaques indignes pour lesquelles je ne t'importunerai plus.

Un long baiser, langoureux et sucré comme ils savent encore s'en gratifier, marque la plus romantique conclusion de cet épisode.

Pourtant ils n'ont encore rien vu !